

L'IDENTITÉ ESTUDIANTINE COMME EXEMPLE DES PARCOURS ET PRATIQUES CULTURELS DANS LA RÉGION DE LA BAIE DU BÉNIN (LE CAS DE L'UNIVERSITÉ DE LOMÉ, AU TOGO)

Svetlana Roubailo-Koudolo
Université de Lomé, Togo

Résumé :

Le milieu universitaire de la Francophonie africaine présente une jeune intelligentsia qui accumule dans sa personnalité diverses couches d'acquisitions et de pratiques culturelles variées de la tradition à la modernité. La construction de cette personnalité s'effectue au cours de la socialisation secondaire, imprégnée par la dynamique socioculturelle de la société africaine.

De multiples clivages socioculturels se croisent dans le milieu étudiantin, notamment les subcultures rurales et urbaines, celles de genres, des groupes sociaux et des groupes d'âge, des particularités ethniques et religieuses. La rencontre d'une nouvelle culture universitaire met l'étudiant devant la nécessité de la revalorisation de sa culture personnelle, et le conduit vers l'élaboration des traits spécifiques de la subculture intelligentsia.

À partir de l'exemple togolais, cette étude pluridisciplinaire s'interroge sur le processus de la formation identitaire et sur les pratiques culturelles de l'élite intellectuelle de la région de la Baie du Bénin, zone caractérisée par des fondements culturels et des traits de développement identiques.

Mots clés : socialisation, intelligentsia, identité, formation universitaire.

THE STUDENT IDENTITY AS AN EXAMPLE CULTURAL ITINERARY AND PRACTICES IN THE BAY OF BENIN (THE CASE OF THE UNIVERSITY OF LOME, IN TOGO)

Abstract

The university milieu of French-speaking african folk presents a youthful intelligentsia which rings together in its personality diverse layers of acquisitions and various in forms of cultural practices of tradition to modernity. The building of this personality emanates from the secondary socialisation which spring from the socio-cultural dynamic of the african society.

Many socio-cultural cleavages merge during contacts among students, especially rural and urban sub-culture, those of types, social and age groups as well as ethnic and religious peculiarities. The meeting of varied cultures at university level brings students before the necessity of revalorising their native culture thus leading them towards the elaboration of specific traits of the intelligentsia's sub-culture.

From the togolese example, the question is raised this many-faced study on discipline on the processus of the identifiable training and cultural practices of the elite from the Bay of Benin region which is characterised by similar cultures and traits of identical development.

Key words: socialisation, intelligentsia, identity, university education

Introduction

La formation de l'intelligentsia est une tâche socioculturelle primordiale pour chaque pays africain et, dans l'ensemble, pour la Francophonie qui constitue, à travers le monde, une communauté d'échanges intellectuels et de pratiques multiculturelles.

Jusqu'aux années 1970 du siècle écoulé, les étudiants africains ont principalement suivi cette formation dans les universités des métropoles où les futurs cadres d'Outre-mer ont construit

leur personnalité à partir du contexte académique européen. Avec la création de nombreuses universités africaines au cours des années 1970-1980 du siècle écoulé, cette formation s'est effectuée généralement dans leurs pays respectifs sous la tutelle des Ministères de l'Éducation Nationale. Cependant, placées dans un contexte de précarité socio-économique, ces universités subissent toutes les conséquences de cette situation, qui empreignent sur l'ensemble des conditions de vie estudiantine en affectant en premier lieu, les formations académiques et culturelles.

À la charnière des deux siècles, la formation universitaire et la construction identitaire des étudiants prennent des tournures importantes. Avec les nouveaux modes de transmission des connaissances par les moyens informatiques, et l'influence croissante de l'acculturation qui accompagne la formation universitaire, la personnalité estudiantine est prise dans les alternatives de la culture étrangère et de la culture africaine qui, dans leur articulation, produisent des effets significatifs sur l'identité en formation.

Malgré les multiples problèmes, les universités africaines sont constamment à la recherche de moyens et de solutions permettant d'améliorer la qualité de leur enseignement et de perfectionner la construction identitaire des apprenants effectuant le passage de la culture populaire à la culture savante.

Ce contexte du monde universitaire s'observe largement dans la région de la Baie du Bénin, qui englobe plusieurs pays comme la Côte d'Ivoire, le Ghana, le Togo et le Bénin. Réunis par des fondements culturels et des processus identiques de développement, certains de ces pays sont rapprochés davantage par les liens francophones où la formation de leurs étudiants poursuit les mêmes cheminements. Ainsi, nous estimons que, à partir de l'exemple de l'Université de

Lomé en République togolaise, il est possible de s'interroger sur le parcours de formation de l'intelligentsia pour l'ensemble de la région étudiée.

Le sujet de la formation de l'intelligentsia ou de l'élite intellectuelle, terme plus retenu pour les études francophones, n'est pas nouveau. Il a intéressé le monde des Sciences sociales à l'époque coloniale, à la veille des indépendances, et après leur obtention. Il a été pourtant traité sous différents points de vue et dans des espaces divers. Certains chercheurs ont analysé les aspects de la formation d'élite et de l'élaboration, chez celle-ci, des traits culturels européens. (Barquissau, 1922); d'autres l'ont traité sous l'aspect historique, où la civilisation imposée a produit un effet d'acculturation chez la jeune génération (Bouche, 1975). Parmi les auteurs africains, J. P. N'Diaye (1969), dans son ouvrage : *Élites africaines et cultures occidentales*, décrit les mutations socioculturelles et sociopsychologiques qui touchent les étudiants en milieu européen. Le sujet de la formation de l'élite a été aussi largement évoqué par les travaux de L. S. Senghor qui, à partir du mouvement de la Négritude, a fait appel aux jeunes intellectuels en préconisant le « *retour aux sources* ». Abordant la formation culturelle, Senghor a souligné la nécessité de la maîtrise du français qu'il a qualifié de « *langue d'une audience internationale* » et de communication culturelle (Senghor, 1964 : 358-363).

Parmi les études plus récentes, ce sujet a été partiellement effleurée par l'étude de H. Khayar : *Regard sur les élites ouaddaiennes* (1984), où l'auteur fait la rétrospective du passage de l'élite traditionnelle vers l'élite nouvelle produite par la formation académique. De même, S. Koura dans : *Formation d'une élite paysanne au Burkina Faso* (1995), s'intéresse à l'émergence d'une élite universitaire, qui exprime ses spécificités culturelles en milieu rural.

Cependant, avec la démocratisation de l'enseignement et l'accès facile de la masse populaire à l'éducation supérieure, le thème de la formation de l'élite a été partiellement abandonné par les chercheurs européens, et ensuite par les chercheurs africains. De nouveau, l'intérêt pour ce thème apparaît au début de notre siècle sous l'influence des innovations éducatives, technologiques et culturelles en milieu universitaire, et sans aucun doute, des contradictions géoculturelles qui se sont produites dans le monde. Dans ce sens, l'article de A. Viatteau (2001) : *La mission de l'élite et des élites dans le monde ouvert*, relève la question fondamentale du rôle de l'élite et de sa position socioculturelle de nos jours. En abordant le rôle, l'auteur écrit : « L'élite conserve et progresse en même temps, se renouvelle par l'éducation, l'action et l'exemple ». Par rapport à la question de sa reproduction, elle remarque : « Les élites peuvent se reconstituer, à condition que l'élite demeure; que le concept d'élite ne soit pas perverti ou effacé » Puis l'auteur interroge sur les conditions de la vie et la réalité de la position sociale de l'élite : « Parfois, l'élite vit dans l'ombre et la pauvreté, et elle n'a d'accès ni aux élites actives, ni aux moyens d'influencer celles-ci et la vie publique. Cependant, l'élite bonifie et embellit toujours la vie autour d'elle. » (Viatteau, 2001 : 1, 2). Ces idées reflètent ainsi une dynamique socioculturelle à laquelle s'inscrivent aujourd'hui les intellectuels de tous les milieux universitaires.

De sa part, J. Goenen-Huther (2004), dans l'ouvrage *Sociologie des élites*, illustre également un intérêt grandissant pour la catégorie d'élite. L'auteur aborde les divers aspects comme : la typologie d'élite, sa formation et sa reproduction suite à l'insertion en milieu académique. De même, l'ouvrage : *Le métier d'étudiant*, de A. Coulon (2005), présente le

processus d'intégration de l'étudiant dans le milieu universitaire, et montre, sous entendu, sa construction culturelle.

Quelques travaux sont consacrés à l'éducation scolaire et universitaire au Togo. Par ses recherches, M-F. Lange analyse l'évolution du système éducatif togolais à travers lequel se relève les tendances du développement socioculturel des jeunes. De son côté, M. Quashie porte son regard précisément sur l'éducation supérieure au Togo. Dans son article « Pour une nouvelle identité de l'Université en Afrique », l'auteur s'interroge sur le contexte socio-économique universitaire et aborde les perspectives de la formation académique susceptible de répondre aux demandes du système de LMD.

Pour mieux cerner le problème étudié, nous nous sommes adressées également aux ouvrages et documents divers touchant le processus de la socialisation, la formation de la subculture, la dynamique de la structure sociale et l'éducation scolaire et universitaire, et à d'autres ouvrages qui ont relevé le contexte socio-économique et socioculturel du milieu étudié.

Malgré une documentation large qui a partiellement abordé notre sujet, la construction identitaire de l'intelligentsia, au début de notre siècle et en milieu africain, n'a pas encore beaucoup suscité la curiosité des chercheurs. Ainsi, nos investigations s'appuient essentiellement sur les données du terrain.

Cette étude vise à documenter la construction de l'identité estudiantine en clarifiant ses spécificités dans le contexte actuel. Elle poursuit également l'intention d'aboutir à une réflexion sur l'élaboration d'approches de solutions permettant de perfectionner le processus de la socialisation secondaire en milieu universitaire africain.

Par cette recherche nous poursuivons nos travaux antérieurs consacrés au processus de la socialisation des jeunes dans la région de la Baie du Bénin.

Matériel et méthodes

Cette étude est pluridisciplinaire, car elle s'adresse aux épistémologies diverses, comme la socioanthropologie, l'anthropologie de l'éducation, la culturologie. Elle a opté pour des approches diachronique, synchronique et systématique propices pour l'illustration de la dynamique socioculturelle dans le contexte entier de la société en question. L'étude de la dynamique culturelle et identitaire prescrit une évaluation subtile qui nous amène à adopter une méthode qualitative.

L'enquête a été réalisée à l'Université de Lomé au Togo auprès de 62 étudiants des niveaux de la licence et de la maîtrise de la Faculté des Lettres et Sciences humaines (FLESH). Elle s'est basée sur la méthode d'autoscopie, qui demande un niveau de compétence permettant à l'individu d'analyser des événements de son « vécu ». Ainsi, notre public ayant ces qualifications a réussi à présenter son parcours culturel du processus de socialisation.

Cette enquête a été complétée par notre observation participante en qualité d'enseignante et distancée en tant qu'une altérité, par des entretiens individuels avec les étudiants, les professeurs et différentes personnes-ressources.

L'interprétation des données de recherche a été basée sur l'analyse du contenu taxinomique et systématique.

Il convient de souligner que notre étude ne prétend pas à la plénitude des connaissances du phénomène abordé, car l'enquête a été menée exclusivement à la FLESH qui se trouve au centre de la formation culturelle universitaire. Ainsi pour donner une vision complète de ce sujet, il

s'avère nécessaire d'élargir cette recherche au niveau d'autres facultés de l'Université que nous espérons à réaliser plus tard.

Résultats

Les universités africaines rassemblent dans leurs amphithéâtres une mosaïque identitaire qui modifie ses spécificités au fur et à mesure de sa formation et des acquisitions socioculturelles nouvelles. Ces savoir-être et savoir-faire résultent de la construction de la personnalité au cours de la socialisation primaire, suivie de la secondaire en milieu universitaire¹. Ainsi pour clarifier cette dynamique socioculturelle, il s'avère nécessaire de s'adresser aux étapes et aux contenus de cette constitution dans le milieu étudié.

La constitution identitaire au cours de la socialisation primaire

Dans la constitution de la personnalité étudiante, la socialisation primaire et la socialisation secondaire constituent deux étapes inséparables et unies par la continuité de leurs actions et orientations culturelles. Ainsi, en analysant la personnalité de l'étudiant, il est indispensable de faire appel au parcours de socialisation primaire qui l'a constitué en tant qu'identité culturelle. Cette constitution, échelonnée par tranches d'âge, révèle les principes éducatifs de la société qui transmet à l'individu ses valeurs et l'introduit graduellement dans l'ensemble de son système socioculturel.

Au cours de la petite enfance les garçons et les filles sont attachés à leur mère, et en cette période, le rôle éducatif du père est presque insignifiant. Sous l'égide de celle-ci, l'enfant effectue les premières imprégnations linguistiques, coutumières et religieuses. Les parents de ces jeunes, ayant un certain niveau d'instruction, ont affiché un attachement aux valeurs nouvelles, d'où une prééminence de la fréquentation de l'église. Ainsi, l'éducation familiale et l'éducation

religieuse ont constitué deux piliers essentiels du processus d'enculturation de ces jeunes, auxquels s'est ajouté un complexe coutumier souvent marqué par les initiations et imbibé de la tradition orale et du folklore.

Les résultats d'enquête relèvent que la majorité de ces jeunes a passé son enfance à côté des deux parents vivant en ménage polygame ou monogame, ce qui a sans doute favorisé un bon encadrement et la réussite scolaire au niveau primaire. Une minorité d'étudiants a grandi dans un ménage monoparental, dirigé par la mère. Cette situation familiale est due soit à la polygamie multipolaire, soit au divorce des parents, soit au décès du père². Malgré la résidence séparée des parents, les enfants ont eu des contacts constants avec le père qui, d'une façon ou d'autre, a participé à leur éducation. Mais dans le cas de décès de celui-ci, les enfants ont été souvent soutenus, sur le plan matériel et éducatif, par les membres des familles paternelles ou maternelles.

Le ménage monoparental est organisé habituellement à la manière de la famille élargie où, à côté de la femme, chef du ménage, il y a d'autres membres de la parenté, comme par exemple : ses petits frères ou sœurs, qui l'aident dans ses occupations, dans les tâches domestiques et s'occupent de leurs neveux. Souvent ces jeunes parents sont aussi des élèves et après l'école, ils assistent les plus petits dans leurs devoirs de maison. Mais dans un grand nombre de familles en question, on a engagé des répétiteurs dès les premières années de scolarisation des enfants. Cet encadrement renforcé marque le souci des parents pour la réussite de leurs enfants, et fait apparaître une tendance à la reproduction sociale, qui se précise au cours des différentes phases de la socialisation.

À partir de l'adolescence, la moitié de ces jeunes a été placée en tutelle chez les membres de leurs familles ou chez les amis de leurs parents. Dans le passé, cette pratique était la plus appréciée du système éducatif car elle assurait la formation égalitaire et sans exclusive de tous les membres de la société. Mais dans le contexte actuel, le placement de l'enfant prend plutôt une allure d'intérêt économique. Ainsi ces jeunes ont été placés dans des familles aisées et auprès de personnes instruites, soit en raison des difficultés financières de leurs parents, soit à cause de l'éloignement de l'établissement scolaire, soit pour vivre au sein de la famille paternelle, dans les cas de séparation ou de décès des parents.

Une autre voie de transmission et d'acquisition culturelle entre les groupes de pairs, surtout chez les garçons, a retenu ces jeunes. Jusqu'à présent, ces groupes, répartis sur deux tranches d'âges, de 8 à 11 ans et de 12 à 16 ans, fonctionnent largement en milieu rural. Les enfants constituent leurs camaraderies comme structures fermées, indépendantes de l'influence des adultes et qui conservent de nombreux traits de la culture authentique de leur société. À ce propos P. Erny écrit : « Elle a pour but d'engendrer entre contemporains et pairs un esprit d'égalité et d'attachement, issu d'une commune formation, et devant se traduire par une confiance mutuelle et l'obligation de se porter assistance les uns aux autres » (Erny, 1972 : 85). En milieu urbain, les groupes de pairs ont perdu leur caractère authentique et se basent alors sur le principe de la camaraderie pratiquant des distractions sportives ou culturelles. Parfois ils sont réunis selon l'appartenance ethnique ou religieuse. Ainsi, de nombreuses valeurs authentiques et nouvelles circulent à travers la société d'enfance et contribuent à la construction de son identité culturelle (Roubailo-Koudolo, 1995 : 11-70).

L'accès de l'enfant à la culture populaire par les Mass Media et les loisirs évolue graduellement et selon sa maturation³. L'enquête relève que, pendant leur enfance, ces jeunes avaient accès à la radio et parfois à la télévision. Par contre, une petite minorité seulement a pu consulter des livres d'enfant, des bandes dessinées ou d'autres productions imprimées destinées à leur niveau. La fréquentation de vidéoclubs, de salles de cinéma et des lieux de distractions populaires, comme les discothèques, commence généralement à partir de l'adolescence. Pourtant, les enquêtés certifient que l'accès aux différentes formes de loisirs a été, la plupart du temps, limité pour les élèves-filles, puisque leurs parents ont toujours été soucieux d'un éventuel manquement au bon comportement. Bien que les garçons soient moins contrôlés que les filles, quelques-uns seulement ont été passionné par ces distractions, tandis que les autres cherchent aussi à montrer un comportement d'élève studieux. En ce qui concerne la fréquentation des cybercafés, elle a été aussi réduite pour ces jeunes, soit à cause du coût élevé, soit par manque de formation, soit par l'absence de réseau électrique, surtout en milieu rural. Jusqu'à présent, l'initiation à l'informatique est encore très rarement instituée dans les établissements scolaires.

À partir du cycle scolaire, la consommation culturelle des jeunes se modifie graduellement. Ceci ouvre aux enfants toute une gamme de références qui les met en contact direct avec la culture populaire et les conduits, vers l'accès à la culture savante. L'école primaire introduit effectivement les enfants dans l'univers de la production imprimée qui, par ses outils médiatiques, améliore les styles de penser et d'agir, de voir l'existence et la manière d'être dans son milieu. Toutefois, par manque de bibliothèque dans les établissements, les livres scolaires constituent les seuls documents de référence pour la majorité des élèves. La carence de documentation écrite oblige ainsi les jeunes à adopter une méthode de mémorisation des leçons

par cœur, ce qui, finalement, provoque une acquisition passive des savoirs et influe négativement sur leur réussite scolaire. La fréquentation des bibliothèques et des centres de documentation progresse chez les jeunes seulement à partir des deuxième et troisième degrés d'enseignement.

Si la transmission des connaissances modernes continue avec l'enseignement scolaire, ce système accorde encore trop peu d'attention au patrimoine culturel africain. Les programmes scolaires ne reflètent aucun élément des valeurs culturelles authentiques, ni des tendances de son développement. Ainsi, l'école continue à se mouvoir dans le sens de l'acculturation, en orientant ses élèves vers des repères nouveaux et des valeurs culturelles étrangères. Ce curriculum participe donc, à un moindre degré, à la construction identitaire des jeunes en produisant par conséquent, chez eux, des effets de *désappropriation* et même *d'aliénation culturelle* de leur patrimoine authentique. (N'Diaye, 1980 : 30-31).

Le parcours du groupe étudié, sans distinction de sexe, montre que la réussite scolaire devance les échecs au niveau primaire, alors que, à partir du deuxième degré puis du troisième, les échecs se sont multipliés graduellement. Ce fait s'explique, tout d'abord, par les difficultés financières des familles concernées, ensuite, par les modifications de lieux de résidence, en cas de changement d'établissement scolaire et l'affaiblissement du contrôle parental. Par ailleurs, la subculture des « teen-agers » impliquant ces jeunes, produit des effets de confirmation du genre, ce qui agit finalement sur leur réussite scolaire.

Certains cas de parcours sans échecs ont attiré notre attention. Il en ressort que ces apprenants ont eu très tôt la maîtrise du français (entre 5 et 9 ans), sous l'influence des deux parents ayant un niveau d'instruction élevé et moyen. De fait, il convient de rappeler les propos de L.S. Senghor qui souligne le rôle du français comme un outil et un instrument de choix, qui

offre aux apprenants : « la richesse du vocabulaire, les notions de synthèse, la profusion de mots abstraits, la stylistique dont manquent les langues africaines » (Senghor, 1964 : 359-363). De sa part, P. Bourdieu et J.-C. Passeron mettent en relief la relation *du capital linguistique et culturel avec le degré de sélection* à tous les cursus éducatifs (Bourdieu et Passeron, 1970 : 117).

En raison des échecs successifs du parcours scolaire, un grand nombre du public-cible présente un retard dans l'accomplissement de sa scolarité. Selon l'ordre d'importance de trois groupes d'âge majoritaires analysés, ces étudiants ont obtenu le titre de bachelier entre 23 et 25 ans, 20 et 22 ans, 26 et 29 ans. Les statistiques universitaires présentant la première inscription universitaire, montrent la même composition d'âge, sauf que l'effectif le plus important de 24 à 25 ans, est au moins le double des autres tranches d'âge (Annuaire Statistique de l'Université de Lomé : 2003-2004 : 132; 2004-2005 : 10). L'achèvement tardif de la scolarité perturbe finalement la socialisation des jeunes puisqu'il modifie leurs orientations et leur processus de l'intégration dans la vie active. Par ailleurs, à cet âge, la personnalité des bacheliers est déjà solidement construite sur la base des valeurs de la culture populaire et cela constitue donc des obstacles pour leur reconstruction identitaire en milieu universitaire.

Les clivages identitaires à l'entrée universitaire

Chaque année, l'université accueille une nouvelle promotion de bacheliers dont leur personnalité accumule des multiples clivages socio-économiques et socioculturels. L'ensemble de ces clivages constitue l'armature de l'individu qui se manifeste pour la plupart du temps, dans la flexibilité de ses jonctions. Toutefois, l'analyse de chaque facette de la composition identitaire donnera la possibilité de mieux comprendre la personnalité de l'étudiant, d'identifier ses orientations, ses points d'intérêts et aussi de prévoir en quelque sorte, son parcours universitaire.

L'origine spatiale, en tant que clivage identitaire, joue encore un rôle très significatif dans l'espace africain, puisqu'il impose des modulations aux niveaux de développement socio-économique et culturel. Si dans le passé, de nombreux ruraux ont bénéficié de bourses universitaires, de nos jours, cette tradition est perturbée par les difficultés budgétaires. Dès lors, la majorité des étudiants est issue des milieux urbain et semi-urbain, et seulement une minorité de l'effectif provient du milieu rural. Cette répartition par zones met évidemment ses empreintes sur l'identité des jeunes. Celle-ci est donc construite davantage à partir des valeurs de la culture populaire, des valeurs imbibées par des modèles étrangers ou marquées par l'acculturation. Pour ceux qui proviennent du milieu rural, leur personnalité renferme en plus des références propres à la sémantique culturelle authentique. En outre, l'insuffisance des moyens socio-éducatifs mis à la disposition des jeunes en milieu rural, provoque des difficultés pour la consommation de la culture « moderne », comme la fréquentation des bibliothèques, l'accès à l'Internet ou d'autres manifestations répandues en milieu urbain. Ce déficit constitue finalement des faiblesses de formation chez les ruraux par rapport à leurs homologues urbains. Ainsi, les subcultures urbaines et rurales des jeunes se rencontrent sur la plate-forme universitaire pour s'engager ensuite dans la nouvelle phase de leur réformation sous l'égide de la culture savante.

Les étudiants appartiennent à différents groupes socio-économiques généralement moyens. Les pères de ces étudiants exercent selon l'ordre d'importance, soit dans la fonction publique, soit dans le secteur privé, ou bien pratiquent le commerce, l'artisanat ou les professions libérales. Certains sont issus de familles appartenant à la noblesse locale tels que les chefs et les notables, ou de religieux et, très rarement, de familles de simples cultivateurs. Les mères d'étudiants ayant généralement un niveau d'instruction inférieur à celui de leur mari, exercent dans le secteur

informel et s'occupent, pour la plupart, de commerce. Seules quelques-unes exercent dans le secteur formel ou les professions libérales. Ce constat montre que les parents d'étudiants ayant un certain niveau d'instruction orientent leurs enfants vers un projet éducatif de long terme qui leur permettra d'avoir une position socio-économique solide. À ce propos, P. Bourdieu et J.-C. Passeron remarquent : « l'origine sociale prédétermine le destin scolaire, c'est-à-dire tant l'enchaînement des choix de carrière successifs que les chances différentiels de réussite ou l'élimination qui en découle » (Bourdieu, 1970 : 101).

L'enquête relève que, pendant l'enfance de ces étudiants, leurs familles ont connu une position économique convenable qui a commencé à se détériorer graduellement à partir des années 1980 du siècle passé, avec l'extension des conséquences de la crise pétrolière mondiale, suivie des troubles sociopolitiques des années 1990 marquant le début de la démocratisation et la dévaluation du francs CFA en 1994. Tous ces événements ont douloureusement influencé la vie des familles, en touchant de prime abord leur situation matérielle, ce qui a entraîné ensuite toutes sortes de difficultés dans les ménages, déstabilisé les relations matrimoniales et, finalement, affligé le processus éducatif de la jeune génération (URD 1, 2002 : 39-41). Comme conséquence, les familles ont été obligées d'adopter différentes stratégies de survie, qui leur ont permis de trouver quelques moyens d'existence et d'assumer les obligations éducatives. Cette situation socio-économique de précarité a mis ses empreintes sur la personnalité des jeunes en les plaçant dans le cadre d'une subculture défavorisée et en agissant par ricochet, sur leur comportement, leurs pratiques et acquisitions culturelles.

Le clivage dans la subculture des genres est perceptible en milieu universitaire. Il met en lumière les stéréotypes de masculinité et de féminité, nuancés par les affinités ethniques ou

confessionnelles. Ce milieu affiche une prédominance masculine, car les étudiantes ne constituent qu'un tiers de son effectif. La disproportion des genres en milieu universitaire résulte de l'ensemble du processus éducatif où la scolarisation de la jeune fille et sa promotion dans la vie « moderne » attend encore des changements radicaux. L'éducation africaine s'appuie sur les notions de dichotomie sexuelle d'où ces registres de la formation féminine et masculine ne sont pas identiques. L'éducation masculine est orientée vers les fonctions « extérieures » susceptibles d'assumer des rôles socioculturels au niveau de la communauté et du groupe, tandis que celle de la femme est dirigée vers les fonctions « intérieures » poursuivant le renforcement de la famille⁴. Au cours du siècle passé, la scolarisation prioritaire des garçons a confirmé la supériorité masculine dans les secteurs d'activités nouvelles exigeant un niveau d'instruction avancé. Finalement, les filles ont continué à évoluer de façon habituelle dans le secteur généralement informel. De nos jours donc, le jeune homme se sent parfaitement à l'aise dans son rôle d'étudiant, tandis que l'étudiante manifeste encore des signes de timidité, de réticence, de non-combativité intellectuelle, ce qui reflète enfin son héritage culturel et un engagement par défi dans la voie de la formation académique. Toutefois, à la suite des actions en faveur de la promotion de la jeune fille menées par toute la société, et particulièrement par le Ministère de l'Éducation, une augmentation de l'effectif féminin est constatée au niveau de l'ensemble du système éducatif (Statistique scolaire : 1998-2005). Cette progression quantitative agira, sans nul doute et logiquement sur l'aspect qualitatif de la subculture féminine des milieux scolaires et universitaires.

Le clivage de l'ethnicité se présente également dans l'espace du campus, car il rassemble des jeunes issus des différentes régions du pays et aussi des pays voisins. Au premier coup d'œil,

leurs personnalités n'affichent pas de particularités ethniques, ni par les modes de comportement, ni par leur apparence. Réunis sur les bancs universitaires, ces jeunes se rapprochent par le processus éducatif et par les échanges interpersonnels tout en formant une sphère de diversités culturelles. Dans l'enceinte de l'université, comme en dehors, les étudiants issus de la même région se constituent en groupes de soutiens amicaux, qui leur permettent d'aborder les problèmes de la vie quotidienne et de former un cadre d'expression socioculturelle natale. Au cours des semaines culturelles universitaires ces groupements ou leurs membres exposent leurs créations artistiques et folkloriques. Par ailleurs, les groupements amicaux sont parfois impliqués dans les mouvements sociopolitiques du pays qui se forment au sein du campus. Entre autres activités, ils manifestent de fois leurs revendications en faveur des leaders politiques issus de leurs régions. Et à ce niveau apparaissent des contradictions entre les altérités, qui entraînent dès lors, des réactions d'intolérance et de chauvinisme menaçant le climat pacifique du campus. Malgré ces perturbations passagères, la jeunesse universitaire s'homogénéise sous l'influence de la culture savante qui transmet à ses adhérents des valeurs démocratiques, basées sur le respect de la diversité culturelle.

Le clivage de religiosité devient visible sur le campus universitaire. Issus de confessions différentes et, selon l'ordre d'importance, de confession chrétienne et de confession musulmane, les étudiants expriment leur attachement religieux par des manifestations au sein de la chapelle, de la mosquée ou sur les lieux de prières. À l'heure actuelle, dix groupes de communautés des étudiants-chrétiens et un des étudiants-musulmans sont enregistrés sur l'espace universitaire de Lomé. Un nombre croissant d'étudiantes de confession islamique affiche son appartenance par le mode d'habillement et surtout par le port du foulard. Il est remarqué cependant que vers la fin du

parcours universitaire, leur apparence se modifie, et devient de plus en plus unifiée et d'expression laïque. D'une façon générale, les étudiants manifestent de la tolérance et un respect réciproque vis-à-vis de la religiosité de leurs camarades. Les amphithéâtres réunissent des groupes mixtes et interconfessionnels, des cercles scientifiques, des clubs culturels, des équipes sportives répondant également à cette disposition.

Dans le cadre universitaire, les clivages mentionnés s'engagent en mouvements d'interactions intenses aboutissant à la reconstruction socioculturelle de chacun, et à la constitution d'une nouvelle catégorie identitaire de l'élite intellectuelle.

Le parcours universitaire

Dès l'entrée à l'université, les étudiants plongent dans une nouvelle atmosphère de culture savante. L'enseignement supérieur offre à ses apprenants un immense bagage intellectuel englobant des domaines scientifiques variés. Parmi toutes les branches universitaires, la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines (FLESH) se distingue par sa gamme de spécialisations à vocations littéraire, culturelle et éducative. Cette faculté constitue une unité principale de formation des cadres culturels, susceptibles d'intégrer la sphère du développement culturel de leur pays et de la région concernée.

L'insertion dans la sub-culture universitaire

L'insertion dans la culture universitaire est un processus complexe de la socialisation secondaire où l'action subjective d'engagement de chaque individu et l'action objective d'influence de la culture savante fusionnent, aboutissant à la reconstruction de la personnalité estudiantine. Dans cette phase de socialisation, le milieu académique se présente comme un moule de la construction socioculturelle et professionnelle à laquelle l'étudiant aspire

ardemment. Mais l'entrée dans cette « *collectivité d'appartenance* » suppose, une relation « sociétaire mise en place pour une longue durée » (Dubar, 2000 : 92). C'est ainsi que les étudiants de la première année présentant les signes de la culture populaire, subissent, à l'entrée, une crise d'identité qui, selon A. Coulon, est caractérisée comme *le temps d'étrangeté* vis-à-vis du monde universitaire avec son mode de transmission des connaissances, son niveau de savoirs et leurs manières d'être. L'évidence de cette différenciation identitaire les pousse vers la revalorisation de leur culture personnelle et, par conséquent, vers l'élaboration des stéréotypes nouveaux conformes à cet environnement culturel.

À partir de cette inspiration, un labeur intensif dans le *temps d'apprentissage* s'installe chez les étudiants qui cherchent à acquérir tous les savoirs possibles dans un délai limité à quatre ans d'enseignement (Coulon, 2005 : 2). Dans ce contexte, les cours constituent un volet principal de la transmission des connaissances scientifiques. Nées dans la pensée philosophique d'époques et d'espaces divers, évoluées et imprégnées ensuite par les progrès scientifiques des derniers siècles, ces connaissances conduisent les étudiants vers des domaines de spécialisation au *temps d'affiliation* et, par la suite, les guident sur les champs d'investigations scientifiques ou d'applications pratiques dans les secteurs d'activités professionnelles.

En dehors des acquisitions de connaissances par les études, les étudiants font activement des recherches documentaires dans les bibliothèques du Campus. Il est pourtant nécessaire de remarquer que ces bibliothèques sont constituées entre les années 1960 et 1980 du siècle passé et que leurs fonds sont effectivement composés d'ouvrages de cette période. Depuis les années 1980, marquées par la crise économique, les universités de la région et plus particulièrement celle de Lomé, dispose à peine de moyens pour renouveler le stock documentaire. Par ailleurs,

durant des années, le Campus numérique francophone a mis à la disposition des étudiants une salle de connexion permanente dont les capacités logistiques sont déjà insuffisantes pour l'effectif universitaire. La majorité des enquêtés certifient qu'ils consultent une ou deux fois par semaine leur boîte à mail, mais se limitent dans les recherches à cause du coût élevé de la connexion. À ce propos un étudiant remarque : « J'avoue que je passe la plus grande partie de mon temps à étudier plutôt qu'à faire des recherches. J'ai dit ceci parce que les recherches nécessitent un peu de moyens matériels et financiers. Ces moyens faisant souvent défaut chez l'étudiant togolais, cela m'oblige à faire mes recherches sur l'Internet au moins deux fois dans le mois ». Toutefois, le quart de l'effectif en question, ayant une situation matérielle plus favorable, fait des recherches plus fréquentes.

La vie estudiantine se diversifie avec les activités de cercles scientifiques dans chaque spécialité, la participation à des conférences thématiques, aux activités d'une vingtaine de clubs culturels, comme la troupe théâtrale, l'orchestre de l'université, la chorale, le club des jeux et des loisirs, le dancing club, le vidéo club, la troupe Scout, le Campus environnement, l'association pour la promotion de la paix. Ces clubs et associations se répartissent en plusieurs sections dont chacune pratique ses propres activités. Le club UNESCO du campus, par exemple, rassemblant une centaine de membres qui expose leur intérêt, d'une part, envers le patrimoine culturel africain : danses et chants traditionnels, activités du groupe poétique et de la troupe théâtrale, et d'autre part, envers les manifestations socioculturelles qui s'inscrivent dans le programmes des Nations Unies.

Malgré l'existence de cette large gamme d'associations culturelles, la participation des étudiants à leurs activités est encore très minoritaire. Sur trente mille étudiants inscrits en 2007, à

peine trois à quatre cent sont membres actifs⁵. À l'exception des semaines culturelles, les manifestations universitaires ne rassemblent que de petits groupes d'étudiants logés généralement dans la cité universitaire ou ayant des moyens de déplacement personnels.

La consommation culturelle des étudiants dépasse cependant le cadre universitaire, car ceux-ci constituent le public privilégié des Centres Culturels français, allemand, américain. Par ailleurs, les étudiants s'impliquent très largement dans la vie associative en dehors du Campus, où ils s'investissent dans des projets humanitaires ou de développement. Ces pratiques culturelles constituent pour ces jeunes des repères d'inspiration et de relaxation, car elles répondent désormais à leurs intérêts, à leurs goûts d'esthétique et coïncident avec leurs plans d'engagement dans la sphère professionnelle qui, selon l'ordre d'importance, s'étendent aux domaines du développement culturel, du développement communautaire et éducatif, des activités socio-économiques, des relations internationales et politiques.

Suite à la transmission et à l'acquisition d'informations scientifiques et culturelles, les étudiants s'insèrent dans la subculture universitaire qui se caractérise par un système de valeurs, de traditions et de modes de comportement propres à ses adhérents. Dans cette dynamique culturelle, la langue française, comme langue essentielle de la communication, reflète le caractère global de cette culture subjective, puisqu'elle assume la transmission, la fixation et l'accumulation des informations et des connaissances scientifiques, en développant l'esprit des futurs intellectuels en formation. Le français comme langue étrangère, y joue paradoxalement le rôle de promoteur du patrimoine culturel africain, puisqu'il en revalorise ces richesses et les diffuse en milieu étudiant. Ce fait est souligné par un enquêté qui déclare : « Mon contexte

culturel est élargi par la connaissance d'autres peuples et de nos propres cultures dont nous ignorons les origines ».

Les fruits de cette formation s'expriment dans la production culturelle où se manifestent la créativité des étudiants et le niveau des connaissances acquises. Cette production culturelle s'extériorise dans les formes de la conscience sociale des étudiants, dans leurs œuvres et dans leur comportement. C'est ainsi que le système langagier de la conversation chez les étudiants affiche déjà une logique particulière basée sur les notions et la terminologie propres à leurs spécialités. Les épreuves des examens, les exposés et les débats de travaux dirigés révèlent un perfectionnement des expressions écrites et orales des étudiants des niveaux de la licence et de la maîtrise, par rapport à celles des années précédentes. Entre eux, les étudiants s'expriment la plupart de temps, en français, ce qui leur permet de mieux mener toute conversation sur des sujets qui exigent des compétences et du vocabulaire requis. Cependant, dans la vie quotidienne et en dehors du campus, ils continuent de s'exprimer en langues vernaculaires ou en langues nationales, comme l'éwé, le kabyè ou en langue à vocation régionale tem-cotocoli qui sont comprises et partagées par la majorité des populations togolaises.

En transposant les composants sémiotiques et normatifs, la langue de la communication se présente également comme un moyen de standardisation et de consolidation de la communauté étudiante qui se manifestent à travers les mutations du comportement des étudiants.

Les modifications dans le comportement

Sous l'influence de la transmission et de l'acquisition de ces valeurs, le comportement des étudiants s'aligne sur les étalons du campus. Avant tout, les étudiants tirent leurs repères de comportement des exemples de leurs professeurs, qui représentent pour eux un stéréotype réel de

l'identité d'élite nationale, et qui expriment et développent le modèle de subculture universitaire. Les nouvelles allures du comportement des étudiants s'observent dans leurs modes d'habillement et leurs parures. Cette apparence se caractérise par un air de modestie et en même temps d'élégance, surtout au niveau de la licence et de la maîtrise. Les jeunes cherchent à s'habiller à la mode plutôt européenne que traditionnelle, avec des vêtements faits sur place ou importés, parfois d'occasion qui correspondent à ceux de leurs homologues étrangers. Les tenues extravagantes, les bijoux coûteux, les maquillages vifs ou les coiffures pompeuses ne sont pas de l'habitude quotidienne de ce milieu. La symbolique du comportement se traduit également par des réactions, des mimiques et des gesticulations qui constituent selon M. Jousse : « le mécanisme sous-jacent » et qui reflète la vie intérieure de l'homme (Jousse, 1974 : 50). Par conséquent, la symbolique matérialise l'étiquette, les émotions de la personnalité antérieure et ses nouvelles incorporations culturelles. Dans ce sens, le mode de comportement se rectifie pendant le parcours académique : des réactions spontanées, décontractées, souvent marquées par des signes de familiarité, envers du comportement de retenue et de discrétion qui caractérise déjà une allure du procédé de la culture universitaire.

À partir de la troisième année, les étudiants cherchent à afficher leur poids socioculturel après les premiers jobs dans le domaine de leur spécialisation et leurs rémunérations. Le comportement des étudiantes n'affiche pas le même degré d'ambitions, car, la plupart du temps, elles s'engagent d'abord dans le secteur informel ou les activités associatives et religieuses. Cependant, certaines se valorisent déjà par la hauteur de leurs acquisitions culturelles, comme l'atteste ce témoignage : « Mon contexte culturel actuel est très varié et riche. En plus de ma culture de base, j'ai acquis une haute culture qui me permet de partager, d'échanger et de

fréquenter n'importe quelle université du monde ». Avec le progrès chez les filles dans le parcours universitaire et l'évolution de leur statut socioculturel, le comportement des genres se modifie sur le campus; les étudiants montrent des signes grandissants de considération et de respect envers leurs camarades des groupes en les qualifiant de : « *futures femmes intellectuelles et épanouies* ». Pourtant, tous les milieux africains imposent jusqu'à présent des contraintes culturelles et matrimoniales qui pénalisent les étudiantes dans leur progression dans le circuit universitaire (Gaidzanwa, 2004 : 267-291).

Le processus de consolidation multiethnique et multiculturelle s'intensifie sur le campus avec l'usage intensif de la langue de la communication et la diffusion des valeurs scientifiques et culturelles propres à cet espace. Les étudiants établissent des relations interpersonnelles, même matrimoniales, dans les activités de groupes qui les conduisent à une connaissance culturelle réciproque, au respect de l'altérité, et, dans l'avenir, à l'établissement de réseaux de relations professionnelles. Cependant le fractionnisme ethnopolitique qui traverse parfois l'espace universitaire affaiblit la ténacité de ce processus.

Les effets de la culture universitaire et savante n'épargnent aucun étudiant. Ils nivellent, en quelque sorte les divergences de leurs clivages débutants et homogénéisent leurs identités selon « *les modèles prédéfinis de conduites typiques* » qui reflètent leurs nouveaux rôles sociaux (Dubar, 2000 : 99). Les mutations socioculturelles s'affichent dans la reconstruction des divers aspects de l'identité estudiantine, ce qui fait dire à un étudiant : « Aujourd'hui j'ai une culture syncrétique qui touche à tout et, surtout, la branche que j'ai embrassée me confère une vision particulière d'appréhender les choses ». L'idée exprimée illustre le progrès de

l'autoconsidération chez les étudiants selon leur niveau universitaire et leur bagage des acquisitions culturelles.

L'enquête montre que l'amplitude de l'insertion des étudiants dans la culture savante s'effectue d'une façon irrégulière suivant leur circuit universitaire. Face aux échecs des débutants, les étudiants, sans distinction des sexes, des première et deuxième années, consacrent largement leur temps aux études et aux activités culturelles du campus. Mais une fois enracinés dans la sphère universitaire, cette intensité s'affaiblit, car ceux des niveaux de licence et de maîtrise ne consacrent plus que cinq à six heures par jour à leurs études, à l'exception des périodes d'examens. Ce temps est réparti entre la présence aux cours, la lecture spécialisée et les recherches dans les bibliothèques ou par Internet et, à toutes autres activités culturelles sur le campus. Les résultats d'enquête certifient que face aux défis éducatifs, les étudiantes consacrent autant de temps aux études que leurs camarades du groupe et souvent, les dépassent par leur assiduité. Le temps restant est dispatché, selon l'ordre d'importance, entre les occupations lucratives (2 à 4 heures par jours), le repos, le ménage, les loisirs (émissions télévisées, sorties), les manifestations des associatives religieuses, amicales, sociopolitiques, sportives. Cependant, l'usage de ce temps, présente une légère différence au niveau des genres. Les étudiants consacrent leur temps, selon l'ordre d'importance, aux jobs, au sport, aux activités associatives, au repos, au ménage et aux loisirs; tandis que les étudiantes s'adonnent au ménage, au repos, aux jobs, aux activités religieuses et plus précisément à la chorale de leur paroisse, aux loisirs et au sport. À partir de cette partition du temps se dessine enfin le comportement propre aux stéréotypes de la masculinité et de la féminité de la région étudiée. En outre, ce dispatche

temporaire expose des corrélations entre la consommation de la culture universitaire et la culture populaire par tous les étudiants et plus précisément par les genres.

Toutefois, la dynamique d'insertion dans la culture savante dépend des enjeux divers qui s'expriment dans le contexte universitaire.

Les enjeux de la dynamique culturelle

L'intensité des mutations de l'identité estudiantine dépend de multiples facteurs, parmi lesquels la situation socioéconomique du milieu a une part décisive. Depuis des décennies, le milieu universitaire exhibe un manque cruel d'infrastructures : salles de cours, auditoriums, salle de projection, cités universitaires surchargées qui logent pourtant un petit nombre des pensionnaires par rapport à la demande et encore bus de transport entre le campus et la ville en quantité très insuffisante. Le déficit d'équipements appropriés, de matériels didactiques et de documentation s'exprime au niveau de toutes les facultés (Quashie, 1994 : 162-173).

Malgré la volonté de renforcement culturel par l'acquisition d'une haute culture, les étudiants rencontrent d'énormes difficultés avec les contraintes économiques de la vie quotidienne. Les soucis matériels réduisent leurs possibilités de consommation de la culture savante, comme par exemple, les inscriptions dans les bibliothèques des Centres Culturels qui disposent de documentations nouvelles et plus riches que celles du campus, la fréquentation des manifestations culturelles payantes et qui demandent des frais de déplacement supplémentaires, ou les recherches par l'Internet dans les cybercafés en ville. Les nécessités économiques obligent aussi les étudiants à chercher des jobs pour deux à quatre heures par jour, qui leur permettent de se prendre en charge partiellement.

Parmi les causes qui empêchent l'insertion aisée des étudiants dans la sphère de la culture universitaire, il faut noter le niveau insuffisant de maîtrise du français chez les étudiants des premières années, ce qui constitue, selon l'opinion des professeurs, l'une des principales raisons des échecs universitaires. L'absence d'habitude aux recherches bibliographiques et initiative personnelle pour les investigations scientifiques freine aussi cette insertion culturelle.

L'âge avancé de la majorité des étudiants impose d'accélérer leur intégration dans le monde du travail et leur autosuffisance. Vu les difficultés économiques des familles, il est difficile pour les parents ou tuteurs de subvenir aux besoins des étudiants. L'âge avancé impose également des obligations matrimoniales, qui touchent plus particulièrement les étudiantes et les obligent souvent à interrompre leurs études pour raison de maternité.

Un manque de motivation face au chômage croissant s'installe dans le milieu universitaire. Cette attitude conduit également les étudiants à la recherche d'activités lucratives et les détourne donc de leur perfectionnement éducatif et culturel.

Par ailleurs, la misère financière touche de même le corps des enseignants-chercheurs, ce qui les contraint à prendre des engagements supplémentaires, en dehors de leurs points d'intérêts scientifiques et culturels. Ces activités parallèles constituent des obstacles sérieux à la transmission des connaissances universitaires, aux activités de recherches et à l'avancement académique des enseignants.

Avec ces diverses entraves, le parcours universitaire des étudiants est souvent perturbé par les échecs qui les contraignent à changer de facultés ou de filières. Finalement, un nombre important de l'effectif universitaire arrive au niveau de la maîtrise après cinq ou six années de scolarité académique, à un âge réel qui varie entre 28 et 30 ans ou plus. Ce dernier constat

souligne encore une fois la non-convergence des notions et des fonctions des classes d'âge africaines, qui s'expriment à partir de la formation universitaire et de l'insertion tardive des diplômés dans la sphère professionnelle.

Ainsi, à partir du processus de la socialisation secondaire, le parcours universitaire expose un remodelage intellectuel et culturel des jeunes. Ce processus s'évalue dans le contexte des enjeux socio-économiques qui mettent inévitablement leurs empreintes sur la personnalité de la future intelligentsia en formation.

De la construction identitaire vers ses perspectives

La construction identitaire d'intelligentsia se réalise comme le résultat de la combinaison des processus de la socialisation primaire et de la socialisation secondaire. La première effectue « l'incorporation de ce "savoir de base" dans et avec l'apprentissage "primaire" du langage (parler puis lire et écrire) qui constitue le processus fondamental de la socialisation primaire, puisqu'il assure à la fois "la possession subjective d'un moi et du monde" » (Dubar, 2000 : 98-99). À partir de cette armature identitaire imbriquée dans tous les clivages socioculturels, la seconde introduit la personnalité dans le monde de la formation spécialisée ou professionnelle. C'est ainsi que la sub-culture universitaire engage les bacheliers dans le tourbillon intensif du remodelage socioculturel de « l'identité de base ». En ce moment, la culture savante, comme tout autre type de culture, mobilise et redynamise ses fonctions : les fonctions formatrice (donc instrumentale), créatrice, communicative, significative, normative, toutes produisant un impact sur l'auditoire. (Bromlei 1973 : 47)

En premier lieu, la fonction formatrice instrumentalise l'étudiant sous la pression du volume des connaissances scientifiques acquises en tant que spécialiste de son domaine. Elle en

enrichit et en affine la conscience sociale en l'équipant de moyens et d'outils de compétence indispensables pour son futur métier. La fonction créatrice affermit logiquement en chaque individu les capacités de production intellectuelle et culturelle, où s'expriment son talent de « personnalité de base » et ses performances nouvelles. La portée de cette fonction est perceptible dans l'élaboration des œuvres scientifiques et culturelles des étudiants où s'expriment aussi bien leurs goûts esthétiques que leurs inspirations culturelles. Quant à la fonction de communication, elle se trouve à la base de toute formation professionnelle. Elle assure la transmission des connaissances, établit dans l'espace universitaire des contacts entre les apprenants, et effectue les échanges culturels et identitaires. Par ailleurs, la communication fournit des notions significatives et normatives, qui se matérialisent à partir de leurs fonctions particulières. De même, la fonction de signification introduit les étudiants dans le système des symboles scientifiques et culturels qui sont à la base de la formation universitaire et qui agissent par conséquent, sur la reconstruction identitaire de leur personnalité. Quand à la fonction normative, elle est liée à la sémantique culturelle de chaque milieu et, dans ce cas, elle conduit l'individu à l'adaptation des normes et des critères culturels propres à la subculture universitaire.

En milieu universitaire, l'action de la socialisation secondaire réalise, à la fois, la reconstruction identitaire de l'étudiant et l'évolution de son statut social. Ces modifications s'appuient sur l'instrumentalisation professionnelle et sur les nouvelles qualités socioculturelles. La reconstruction sociale touche particulièrement le contingent féminin en lui offrant des possibilités égales et souvent plus avantageuses, avec l'embauche préférentielle des candidates lors des engagements professionnels.

La construction de l'intelligentsia dans son contexte natal est toujours opportune par rapport à ce qui se faisait aux époques antérieures à l'étranges et donc en rupture avec le milieu. Cette construction identitaire met les futurs intellectuels en contact direct avec les réalités socioculturelles et socio-économiques de leur pays, et leur révèle les problèmes de développement qui existent dans leur milieu. Le processus de la formation universitaire qui, par ses programmes, expose, entre autres, les savoir-faire et savoir-être authentiques, dirige les futurs cadres vers la revalorisation et la réintégration des valeurs du patrimoine culturel, en conciliant donc en chaque personnalité, des dimensions culturelles africaines et universelles.

Le parcours de la socialisation secondaire dans l'espace universitaire togolais présente également des insuffisances qui s'exposent comme dans le cadre de la transmission de connaissances, tout comme dans celui du développement identitaire. L'héritage du système stagnant de l'éducation scolaire produisant des défauts éducatifs, se réinvestit dans l'éducation supérieure qui, de son côté, étouffée par les problèmes économiques, n'a pas de possibilités réelles pour la remédiation de leurs portées au sein de son institution. De même, les insuffisances matérielles de l'Université constituent les obstacles majeures pour le bon fonctionnement académique et l'encadrement socioculturel des étudiants.

Par ailleurs, la majorité des étudiants se trouve aussi dans une situation matérielle défavorable qui la bloque régulièrement dans ses avancements éducatifs et culturels. Cette contrainte dévie finalement les jeunes de leurs pôles d'intérêt et les coince dans la sphère de la culture populaire, qui leur est plus facilement accessible. Eu égard à cette situation, la personnalité estudiantine s'engage encore timidement dans le monde de la culture savante, tout

en montrant des oscillations dans leurs expressions culturelles, qui penchent inévitablement en direction de la culture populaire.

À l'heure actuelle, au passage des universités africaines, et particulièrement de celle de Lomé, vers le système LMD, chaque communauté universitaire doit, à nouveau, repenser la formation de ses cadres en tant qu'élite intellectuelle du pays. Plusieurs mesures et solutions pour la restructuration du système d'enseignement, basées sur l'ouverture à la pluri et transdisciplinarité, sur son adéquation au marché de l'emploi, sur la multiplication des infrastructures et l'équipement logistique et sur les conditions de vie universitaire, sont élaborés par les comités scientifiques⁶. Dans ce sens, la révision du rôle et de la position socioéconomique de l'enseignant-chercheur susceptible d'assumer la bonne marche de la réforme apparaît très pertinente. À ce propos M. Quashie remarque : « C'est cet intellectuel qui doit aider l'université à devenir sa véritable identité, celle d'être le lieu où se tient le débat sur l'avenir, sur le projet que se donne la société » (Quashie, 2006 :176).

Dès lors, l'idée de la formation de l'identité d'intelligentsia en tant que catégorie culturelle, se glisse encore dans les réflexions sur la réforme. Le système LMD met l'étudiant au cœur de son action mais il accorde trop peu d'attention aux actions culturelles, lorsqu'il précise brièvement : « l'animation culturelle du campus de l'université au sein duquel il (étudiant) pourra exercer sa liberté de penser et sa créativité dans le cadre démocratique » (La réforme pédagogique : 2006). Cependant, la question de la construction de l'intelligentsia est très importante, car elle aura un impact non négligeable sur la personnalité de l'élite nationale et par conséquent, sur le processus du développement socioéconomique et socioculturel dans son ensemble. Des lacunes ou insuffisances culturelles et la non-affirmation identitaire des

intellectuels africains sont souvent à la base des rapports de collaboration inadéquats entre eux et leurs partenaires étrangers. À ce titre, la formation culturelle par l'insertion des étudiants dans la culture subjective universitaire, sera portée au rang des priorités. Mais au-delà du contexte local, cette construction culturelle répondra à nécessité impérieuse du contexte global où l'élite intellectuelle doit pleinement jouer son rôle. À ce propos A. Viatteau remarque : « Dans le monde en évolution, grand ouvert au bien, mais aussi au mal, qu'il faut donc savoir reconnaître et distinguer l'un de l'autre, voici le sens et la mission suprêmes des élites qui n'existent pas sans élite humaine et sans éthique universelle » (Viatteau, 2001 : 2).

Ainsi, la constitution élitique de nos jours, impose à adopter une approche de la redynamisation culturelle; elle pourra se cristalliser autour de deux axes principaux. Le premier doit poursuivre l'ascension du niveau des connaissances scientifiques, des technologies de l'information et de la communication (NTIC) et des pratiques culturelles universitaires dans le monde. Cette direction permettra à la fois d'améliorer la formation universitaire et d'aligner la construction de l'élite dans le sens de l'universalité universitaire. Le deuxième axe, doit lancer la réinsertion du patrimoine culturel africain sous la forme d'un concept progressiste, en chaque personnalité estudiantine. La nécessité de cette action éducative a été soulignée par Joseph Kizerbo : « Au total, la culture, comme une sève des tréfonds, est indiscernable à l'arbre du développement authentique » (cité par Kasole, 1982 : 240). Si la deuxième finalité paraît plus au moins accessible pour les étudiants, soit dans leur propre milieu, soit à travers des contacts avec les pays voisins, soit à partir des actions de mobilité en espaces universitaires africains, l'aboutissement à la première finalité, dans le contexte socio-économique actuel, devient très

problématique, car cela demande des investissements importants pour la sphère éducative et l'encadrement culturel des étudiants.

À cet effet, la redynamisation culturelle doit s'élargir davantage à la coopération de la communauté universitaire internationale et plus précisément celle de la Francophonie. La solidarité universitaire pourra apporter sa contribution au niveau de la documentation bibliothécaire et des NTCl. L'intensification des contacts réels entre les homologues universitaires permettra aussi de rapprocher scientifiquement et culturellement les jeunes et de minimiser leur décalage en matière de culture savante au sein de cette communauté. Cette multiplication des rencontres entre les étudiants, pendant les congés, les vacances et les stages de formation, pourra favoriser l'instauration de liens interpersonnels et interuniversitaires. Ces formes de coopération entre les jeunes seront très bénéfiques pour la promotion culturelle des étudiants du nord et du sud. Ainsi, le nouveau contexte de la réforme LMD doit favoriser l'épanouissement de l'identité estudiantine au plan national et international.

Conclusion

Avec le parcours universitaire et la transmission de la culture savante, la personnalité estudiantine s'enrichit sur le plan scientifique et culturel. L'incidence de cette culture sur la formation de l'avant-garde des nations africaines est incontestable. Sa portée culturelle a été soulignée par d'Almeida : « la culture ou le savoir universitaire représente un passeport, car fournissant des défenses universellement reconnues et utilisables et représentant un code international » (cité par Camilleri, 1985 : 74) Les universités africaines, et plus particulièrement celle de Lomé, doivent nécessairement atteindre cet objectif de la construction identitaire conforme aux critères de subculture de l'élite intellectuelle.

Dans le parcours académique, les étudiants doivent inévitablement s'appuyer sur les racines culturelles qui, pendant des siècles, ont engendré une élite de leurs sociétés grâce à la transmission des savoirs et des valeurs culturelles. Aux époques coloniale et post-coloniale, cette formation a connu les mutations importantes où les concepts et les modèles européens ont été toujours hautement appréciés. En franchissant le seuil du XXI^e siècle, la construction de l'élite devra finalement retrouver son équilibre dans le courant très intensif provenant des sources métissées de la culture africaine et de la culture savante, émergeant à travers le monde universitaire.

Le chemin d'approche vers cette source d'inspiration doit commencer dès le bas âge de l'individu où la socialisation primaire effectue son approche débutante. Par la suite, la socialisation secondaire en milieu universitaire portera cette construction à son sommet, en procurant à la société des personnalités capables de porter le flambeau de la culture savante universelle imprégnée des valeurs patrimoniales.

NOTES

1. L'achèvement de la socialisation primaire est traditionnellement marqué par la puberté chez l'individu. Cependant, de nos jours et sous l'influence de la scolarisation, ce processus se prolonge jusqu'à l'âge de la maturité à 18 ans. Par ailleurs, la socialisation secondaire entamée à partir de l'âge adulte, a une continuité sans limites fixes, agissant sur l'individu dans les périodes et circonstances diverses de sa vie (Dubarm 2000 : 9).
2. La nouvelle forme de polygamie multipolaire, sans cohabitation des époux, gagne progressivement les milieux urbains de la région étudiée. À Lomé, par exemple 30 % des ménages sont dirigés par des femmes, dont un grand nombre d'entre elles pratique ce mode familial (URD 2, 2002 : vii).
3. Dans le contexte africain, il est nécessaire de distinguer la culture coutumière et la culture populaire; celle-ci peut être comprise comme un brassage de la tradition et de la modernité. Cette immense sphère culturelle englobe, entre autres, les Mass Media et la scolarisation. (Kravchenko, 2000 : 312-316)

4. Dans le contexte de l'Afrique subsaharienne, la distinction des rôles masculins et féminins n'implique pas la domination masculine et leur hiérarchisation. Elle se traduit précisément dans la complémentarité des rôles qui se manifeste à partir de la pensée métaphysique et des faits de la vie réelle. Par exemple, les Ewe (Togo, Ghana) estiment que le ciel (masculin) et la terre (féminine) sont comme deux parties inséparables de laalebasse dans leur action productive. Les prérogatives de droits de la femme comme l'indépendance économique, spirituelle ou cérémoniale prouvent davantage sa position sociale très élevée. L'organisation socioculturelle du système classificatoire de parenté énonce de sa part une fluidité des genres par rapport aux membres de la parenté, dont ils expriment alternativement le caractère et les actions masculins ou féminins. Ce dernier aspect constitue en quelque sorte, un ressort psychoculturel qui assouplit les relations des genres et maintient leur complémentarité.

5. Il est impossible de donner des chiffres précis sur la participation des étudiants dans les activités socioculturelles du campus. Car certaines associations ne sont pas enregistrées et d'autres encore se réforment.

6. La réforme de LMD regroupe actuellement sept pays qui ont constitué le Réseau pour l'Excellence de l'Enseignement Supérieure en Afrique de l'Ouest (REESAO). Nous nous appuyons sur les comptes rendus, en version électronique, des séminaires de LMD à l'Université de Lomé et le document de la Réforme de l'Université de C.A. DIOP de Dakar.

BIBLIOGRAPHIE

Barquissau, R. (1992). *De la formation d'une élite. (La Réunion dans l'histoire)*, Réunion, Éditions Saint-Denis.

Bouche, D. (1975). *L'enseignement dans les territoires français de l'Afrique Occidentale de 1817-1920*, Lille, Éditions de l'Université de Lille.

Bourdieu, P., et J.-C. Passeron (1970). *La reproduction*, Paris, Les éditions de minuit.

Bromleil, U. (1973). *Ethnies et ethnographie*, Moscou, Éditions Nauka.

Camilleri, C. (1985). *Anthropologie culturelle et éducation*, Paris, UNESCO.

Coulon, A. (2005). *Le métier d'étudiant*, Paris, Economica.

Dubar, C. (2000). *La socialisation*, Paris, Armand Colin.

Erny, P. (1972). *L'enfant et son milieu en Afrique noire*, Paris, Payot.

Gaidzanwa, R. (2004). *Analyse de genre dans le domaine de l'éducation : l'exemple du Zimbabwe, Sexe, genre et société*, Dakar-Paris, CODESRIA-Kanthala.

Girenko, N. (1982). "Brother-sister", dans *AFRICANA*, Leningrad, Nauka.

Goenen-Huther, J. (2004). *Sociologie des élites*, Paris, Armand Colin.

Jousse, M. (1974). *L'anthropologie du geste*, Paris, Gallimard.

- Kasole, N. (1982). « L'authenticité, la culture et le développement », dans *Authenticité et développement*, Dakar, Présence Africaine.
- Koura, S. (1995). *Formation d'une élite paysanne au Bourkina Faso*, Paris, L'Harmattan.
- Khayar, H. (1984), *Regard sur les élites ouaddaiennes*, Paris, Éditions CNRS.
- Kravchenko, A. (2000), *Culturologie*, Moscou, Éditions Projet académique.
- Lange, M-F. (1991), *Cent cinquante ans de scolarisation au Togo*, Lomé, URD.
- N'Diaye, J. (1969). *Élites africaines et cultures occidentales*, Paris, Présence Africaine.
- N'Diaye, J. (1980). « Éducation et culture », dans *Le développement culturel*, Paris, UNESCO.
- Quashie, M. (1994). « Université du Togo, crise de l'éducation en Afrique », *Afrique contemporaine*, n° 172, p. 162-173.
- Ouashie, M. (2006). « Pour une nouvelle identité de l'université en Afrique », *Revue du Cames*, vol. 7, n° 2, p. 167-178.
- Roubailo-Koudolo, S. (1995). *La société des camarades comme facteur de la socialisation des enfants en milieu éwé*, DIFOP, Lomé.
- Roubailo-Koudolo, S. (2002). « L'éducation familiale en mutation », *Journal de la Recherche Scientifique*, vol. 6, n° 1, p. 27-41.
- Senghor, L. (1964). *Liberté I, Négritude et humanisme*, Paris, Seuil.
- URD 1 (2002). *Famille, migration et urbanisation au Togo*, Fascicule 1, (Résultats de l'enquête qualitative) Lomé, BAD-DPP.
- URD 2 (2002). *Famille, migration et urbanisation au Togo*, Fascicule 2, (Résultats de l'enquête quantitative) Lomé, BAD-DPP.
- Viatteau, A. (2001), *La mission de l'élite et des élites dans le monde ouvert*, [En ligne], [<http://www.diploweb.com/p7viat5a.htm>], [<http://www.diploweb.com/p7viat5b.htm>] (20 novembre 2007).
- Annuaire Statistique de l'Université de Lomé : 2003-2004, 2004-2005.
- Les statistiques du Ministère de l'Éducation nationale et de la Recherche 1998-2005.
- Les documents de la Réforme LMD (Togo) 2006-2007, [En ligne], [<http://www.ub.tg/lmd/lmd.htm>] (10 décembre 2006).
- La réforme pédagogique (en soixante questions) 2006-2007, Université C.A. DIOP de Dakar - Rectorat.